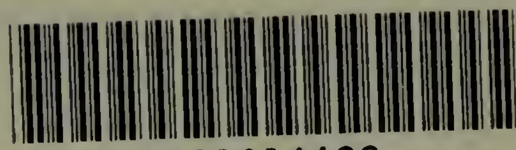

22101214422

INAUGURATION

DU

MONUMENT

DU

Professeur P.-J. TILLAUX

---

7 Octobre 1909

INAUGURATION

DU

Monument du Professeur P.-J. TILLAUX









Le jeudi 7 octobre 1909, dans la cour de l'Amphithéâtre d'Anatomie des hôpitaux de Paris — connu dans le monde médical sous le nom de *Clamart* — a eu lieu l'inauguration du monument élevé au Professeur Paul Tillaux, par ses élèves et ses amis.

La statue est la dernière œuvre du regretté maître Jules Chaplain.

Sur le socle, dû à la collaboration de M. Moyaux, architecte du gouvernement, membre de l'Institut, est gravée l'inscription suivante qui résume toute la carrière de Tillaux :

P.-J. TILLAUX

Directeur de l'Amphithéâtre d'Anatomie des hôpitaux

1868-1890

Professeur de Clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Paris

Président de l'Académie de médecine

Grand-Officier de la Légion d'honneur

1834-1904

Ses élèves et ses amis.

La cérémonie était présidée par M. Mesureur, Directeur général de l'Assistance publique.

Auprès de lui avaient pris place : MM. le Docteur Léon Labbé, membre de l'Institut, Président de l'Académie de médecine, Président du Comité de souscription ; Bayet, Directeur de l'Enseignement supérieur; Landouzy, Doyen de la Faculté de médecine; Lépine, Préfet de police; Levasseur, Administrateur du Collège de France; Tillaye, Sénateur du Calvados; Desplas, Député du Ve arrondissement; Fleurot, Conseiller municipal; Ch. Perier, Membre de l'Académie de médecine; le Docteur Richelot, Président du Congrès de chirurgie ; le Représentant de M. le Préfet de la Seine, etc.

Nombre de notabilités médicales, Professeurs et Agrégés de la Faculté de médecine, Membres de l'Académie de médecine, de la Société de chirurgie, du Congrès de chirurgie, s'étaient joints à la famille et aux amis personnels du Professeur Tillaux.

Après la remise du monument faite à M. le Directeur de l'Assistance publique par le Président du Comité, des discours ont été prononcés par MM. le Dr Léon Labbé, Mesureur, le Professeur Landouzy, les Drs Paul Reynier, Richelot, Schwartz. La cérémonie s'est terminée par quelques paroles de M. le Dr Sebileau, Directeur actuel de l'Amphithéâtre d'Anatomie des hôpitaux.

DISCOURS

DE

M. LE DOCTEUR LÉON LABBÉ

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Mesdames,
Messieurs,

L'homme excellent et de haute valeur, en souvenir duquel ses amis et ses admirateurs ont voulu élever ce monument, fut l'ami de ma jeunesse et, pendant plus d'un demi-siècle, notre amitié fut inébranlable ; la mort seule a pu la rompre.

Il est donc naturel que je prenne, aujourd'hui, la parole pour dire tout ce qu'il y eut en lui de grandes qualités de cœur et d'intelligence, et pour mettre en relief les services inoubliables qu'il a rendus à l'enseignement et à la profession médicale.

La droiture de son caractère, sa probité scientifique et professionnelle défiaient toute critique, et dans une fête qui fut offerte à notre ami, à l'occasion de sa nomination au grade de Commandeur de la Légion d'Honneur, Brouardel, ayant à ses côtés Potain et Tillaux, put dire, aux applaudissements de tous : « J'ai l'honneur d'être, ce soir, entre deux collègues, les seuls, entendez-vous bien, qui aient défié toutes « les calomnies ».

Deux chirurgiens éminents, l'un en prenant possession de la chaire de clinique chirurgicale à la Charité, le Professeur Reclus, l'autre le Docteur Charles Nélaton, en qualité de Secrétaire général de la Société de chirurgie, ont longuement retracé la vie scientifique de Tillaux et loué les qualités incomparables du professeur.

Aujourd'hui, c'est en quelques traits rapides que je veux honorer cette noble figure.

Enfant de la belle province Normande, Paul-Jules Tillaux naquit à Aunay-sur-Odon (Calvados) le 8 décembre 1834.

Son père mourut prématurément, laissant à la mère quatre jeunes enfants, trois filles et un fils.

La situation de la famille était modeste.

Sa mère, dont il était le frappant portrait au physique et au moral, femme fort intelligente et énergique, éleva admirablement ses enfants, et elle eut le bonheur de vivre assez pour être témoin des succès de son fils adoré.

A l'époque où Tillaux dut commencer ses études classiques, il existait à Caen un petit séminaire dont tous les élèves suivaient les cours du lycée de cette ville. Le prix de la pension était peu élevé et cette considération fut la raison qui détermina sa mère à le faire entrer dans cet établissement.

Tillaux a si bien apprécié le service qui lui fut rendu que, dans son testament, il légua mille francs de rente au petit séminaire de Caen pour les enfants des veuves, voulant rappeler son fidèle et reconnaissant souvenir à la maison qui l'avait aidé dans ses premières études, et qu'il aurait eu honte de renier.

C'est au petit séminaire de Caen qu'il fut le camarade de

Monseigneur Germain, évêque de Coutances et de Monseigneur Ducellier, archevêque de Besançon, avec lesquels il conserva, jusqu'à leur mort, les relations de la plus grande amitié.

Au lycée, Tillaux fut un bon élève et ce fut tout.

Mais à peine a-t-il quitté les bancs du collège que ses facultés intellectuelles semblent décuplées et, dès lors, il fait l'étonnement de ses maîtres et de ses camarades par sa puissance de travail et l'étendue de son instruction.

Après une seule année d'études, il fut nommé, en 1853, Prosecteur à l'École de médecine de Caen, à la suite d'un concours où il fit preuve de connaissances anatomiques presque invraisemblables.

La clarté d'exposition, qui devait être l'une des caractéristiques de son talent, frappa tous ses auditeurs et fit présager, dès ce jour, de ses succès futurs.

Interne, l'année suivante, de l'Hôtel-Dieu de Caen, il quitta l'École de médecine de cette ville après un séjour de trois années.

En décembre 1855 il devint externe des hôpitaux de Paris, le deuxième de la promotion, en 1856 interne provisoire, et interne titulaire en 1857.

Aide d'anatomie en 1859, Prosecteur de la Faculté de Paris en 1861, docteur à la fin de cette même année, il enleva, dès 1863, la place de chirurgien des hôpitaux.

En 1866 il était proclamé Agrégé de chirurgie, le premier de sa promotion.

Parmi les hommes éminents de la Chirurgie française, un petit nombre ont vu se réaliser, aussi rapidement, le rêve de tous ceux qui ont affronté la dure, mais glorieuse carrière des concours.

Le voilà, bien jeune encore, en possession des titres les plus enviables et, libre de toute préoccupation, il va pouvoir, bientôt, donner la mesure de sa valeur.

Une circonstance tout à fait imprévue va lui procurer l'occasion de mettre en lumière sa qualité maîtresse, celle qui domine toute sa carrière, celle qui le caractérise, la qualité de professeur, développée chez lui, de l'aveu de tous, d'une façon magistrale.

L'amphithéâtre d'anatomie de Clamart, dépendance de l'Assistance publique, était, depuis de longues années, sous la direction de Serres, Professeur au Muséum et membre de l'Institut. Serres ne s'occupait que d'administration et nullement d'enseignement.

Lorsque Serres mourut, M. Husson, qui fut l'un de nos plus remarquables directeurs de l'Assistance publique, pensa que les grandes ressources dont disposait cet établissement n'étaient pas utilisées. Il conçut le projet de faire de Clamart un centre important d'enseignement de l'anatomie ; mais pour atteindre le but souhaité il fallait trouver l'homme capable d'attirer vers cet amphithéâtre, un peu lointain, la jeunesse de nos écoles.

Pendant toute la période préparatoire de ses concours, Tillaux s'était exercé à l'enseignement en donnant des leçons d'anatomie à ses nombreux élèves particuliers et en enseignant la chirurgie dans le grand amphithéâtre de l'École pratique. Dès cette époque la salle où il professait était trop petite pour contenir tous ceux qui désiraient l'entendre.

On est en droit de croire que ce fut la renommée de ces cours qui décida M. Husson à demander à Tillaux d'accepter

la succession de Serres dans la direction de l'amphithéâtre d'Anatomie de Clamart.

Ce jour-là M. Husson fut vraiment bien inspiré, car, sous l'impulsion jeune et ardente du nouveau directeur des Travaux, Clamart devint, rapidement, un centre d'études exceptionnel.

A cette date de 1868, l'enseignement de l'anatomie à la Faculté n'avait pas subi la belle et utile réorganisation qui eut lieu plus tard et qui a donné de si brillants résultats entre les mains de Farabeuf et de ses successeurs.

Lorsque, dès 1869, Tillaux commença ses cours d'anatomie chirurgicale, les étudiants, venus de toute part, remplirent l'amphithéâtre de Clamart ; mais en 1870 les événements interrompirent cet enseignement.

Tillaux devait, en 1872, reprendre ses leçons, lorsque le roulement de l'Agrégation l'appela à remplacer le professeur Denonvilliers dans la chaire de Médecine opératoire.

Maintenant il allait affronter le public du grand Amphithéâtre de la Faculté, illustré par tant de nos maîtres.

Une grande émotion s'empara de lui. Comment succéder dans cette chaire à l'un des hommes que notre génération a connus comme l'un des plus admirables professeurs qui aient honoré l'École de médecine de Paris.

Quand Tillaux prit la première fois la parole dans ce grand amphithéâtre son émotion, me disait-il, était indescriptible ; mais, la leçon finie, il éprouva la plus grande joie de sa vie, lorsqu'il sortit au milieu du tonnerre d'applaudissements de ses auditeurs enthousiasmés.

Je veux reproduire, à ce sujet, les paroles prononcées par

Reclus, lors de sa prise de possession de la chaire de Clinique chirurgicale de la Charité.

« Qui n'a pas assisté », dit Reclus, « au cours de Tillaux ignore à quel degré l'enthousiasme peut transporter un auditoire. Longtemps avant la leçon, les gradins étaient pris d'assaut au milieu des cris, des rires, des interpellations des nouveaux arrivants. Toute place était bonne d'où l'on pouvait entendre la voix du professeur, et les embrasures des fenêtres, les corridors eux-mêmes étaient pleins. Tout à coup un profond silence, puis un murmure, un frémissement sourd, tel celui qui précède l'orage et, soudain, un écroulement de bravos accueillait l'entrée du maître. »

Reclus ajoute : « Et les applaudissements inlassables, qui saluaient la fin de la leçon, disaient la reconnaissance des élèves pour tout ce que le maître venait de dépenser de lui-même. »

Aucun éloge ne pourrait dépasser celui-là.

Dans l'été de 1873, Tillaux reprit son enseignement à Clamart et il le continua, sans interruption, et avec un égal succès, jusqu'au jour où il fut appelé, en 1890, à la chaire de Médecine opératoire dans laquelle il avait remporté ses premiers triomphes.

Son vœu le plus cher était exaucé, il était Professeur ; le but tant désiré était atteint.

Pendant trois années il retrouva dans le grand Amphithéâtre de la Faculté son auditoire toujours fidèle, et ce ne fut qu'en 1894 qu'il abandonna la chaire de Médecine opératoire pour une chaire de Clinique chirurgicale d'abord à la Pitié, puis à la Charité.

Après avoir enseigné l'Anatomie à Clamart, la Médecine

opératoire à Clamart et à la Faculté, Tillaux, devenu professeur de clinique chirurgicale, obtint encore, dans ce nouvel enseignement, un grand succès, succès qui ne se démentit jamais. On peut dire qu'il mourut au champ d'honneur, car il n'abandonna sa chaire que le jour où il fut terrassé par la maladie.

Il était d'ailleurs bien préparé pour être un professeur de clinique modèle. Depuis son entrée dans les hôpitaux il avait toujours fait de l'enseignement pratique à Saint-Antoine, à Lariboisière, à Beaujon; mais quand, en 1885, son rang de nomination lui permit de prendre un service à l'Hôtel-Dieu, il commença un cours régulier de clinique chirurgicale. Aussitôt les élèves affluèrent et la grande salle dont il disposait suffit à peine à contenir ses auditeurs.

Ainsi, sous quelque forme, à quelque époque de sa carrière que ce soit, nous trouvons toujours le professeur consciencieux, impeccable, doué de toutes les qualités qui commandent le succès.

Lorsque Tillaux prit la direction scientifique de Clamart, il n'existait que des pavillons de dissection; la médecine opératoire n'était pas enseignée.

Tillaux créa cet enseignement et pendant près de vingt années il fit sans relâche, durant la saison d'été, un cours de médecine opératoire.

En même temps, malgré beaucoup d'obstacles, il créa un laboratoire d'histologie, et celui-ci peut, encore, rivaliser aujourd'hui avec les meilleures installations du même ordre.

Il choisit pour premier chef de ce laboratoire Grancher, encore interne des hôpitaux. Arrivé à une grande et légitime notoriété, ce dernier s'est plu à reconnaître que c'était

à Clamart qu'il avait fait les travaux qui attirèrent rapidement sur lui l'attention du monde médical.

Les médecins qui désiraient faire des vivisections éprouvaient des difficultés insurmontables ; Tillaux organisa le local et l'outillage nécessaire et tous les éléments de travail furent mis à la disposition des élèves de l'Assistance publique et de ses confrères. Des travaux importants sortirent de ce nouveau laboratoire de chirurgie expérimentale.

Toutes ces mesures prises sous son impulsion montrent que Tillaux fut, au point de vue de l'enseignement, un organisateur hors ligne.

Ces travaux furent nombreux et variés ; ils figurent pour la plupart dans les bulletins de l'Académie de médecine, dans ceux de la Societé de chirurgie, et dans le Bulletin général de thérapeutique.

Deux grandes publications, longtemps classiques, lui ont fait le plus grand honneur et, là encore, nous retrouvons la trace de la préoccupation constante de sa carrière scientifique, car son grand traité d'Anatomie topographique avec applications à la chirurgie et son traité de Chirurgie clinique en deux volumes, sont une émanation directe de son enseignement.

Le traité d'Anatomie topographique, paru en 1877, arriva en 1903 à sa onzième édition. Cet ouvrage devint, rapidement, classique dans notre pays ; il fut si bien apprécié à l'étranger qu'il fut traduit en italien, en espagnol et en russe.

Bien que l'Académie des Sciences réserve habituellement ses récompenses aux travaux originaux, en 1882 elle décerna un prix Monthyon à Tillaux pour son traité d'Anatomie topo-

graphique, distinction d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare.

C'est qu'en effet cet ouvrage ne ressemblait en rien à ceux qui avaient été publiés soit en France, soit à l'étranger. Ce n'était pas un ouvrage d'anatomie pure ; à chaque pas, pour ainsi dire, la route était semée des applications les plus utiles à la pathologie externe ou à la médecine opératoire.

Son traité de Chirurgie clinique, paru en 1887, en était à sa cinquième édition en 1902.

Combien peu d'auteurs ont, jamais, obtenu un pareil succès !

Pendant plus de quarante ans Tillaux remplit les fonctions de chirurgien d'hôpital avec un zèle, une assiduité légendaires. En réalité il ne prit jamais que peu ou pas de vacances. Sa visite de chaque matin à l'hôpital paraissait être une nécessité de sa vie.

Tous les malades étaient minutieusement examinés et soignés avec une conscience exemplaire. Ajoutons qu'il était d'une bienveillance quasi-paternelle pour les pauvres déshérités confiés à ses soins.

A la louange de ces derniers, il faut reconnaître, qu'en maintes circonstances, ils essayaient, quelquefois d'une façon touchante, de lui témoigner leur reconnaissance.

Une réputation chirurgicale si bien rétablie dut nécessairement lui attirer une clientèle importante. Ce fut, en effet, ce qui arriva.

Tillaux exerça notre profession avec une honorabilité impeccable ; il traitait la question d'argent avec l'esprit le plus équitable et, souvent, avec un grand désintéressement.

Beaucoup de ses nombreux clients devinrent ses amis pour toujours.

Son rôle de chirurgien consultant fut très grand, car ses confrères appréciaient son savoir, son jugement si parfait, la sûreté et la délicatesse de ses relations confraternelles.

En 1870, au moment de nos revers, ardent patriote, Tillaux abandonna l'hôpital Saint-Antoine pour offrir ses services à la Société de Secours aux blessés et il quitta Paris avec la onzième ambulance, organisée par un groupe de personnalités protestantes.

Il se rendit directement à Sedan, où plus de cinq cents blessés très graves reçurent, sous sa direction, les soins les plus efficaces.

Au bout d'un certain temps, ne trouvant plus l'occasion d'employer son activité et celle de ses collaborateurs, il vint à Tours se mettre à la disposition du Gouvernement de la Défense Nationale.

Tillaux fut envoyé à Épinal rejoindre l'armée du général Cambriels. Alors qu'il cherchait un lieu propice à l'installation de son ambulance dans la banlieue d'Épinal, les éclaireurs allemands qui arrivaient sous les murs de cette ville l'arrêtèrent sous le prétexte qu'il avait recueilli, dans sa voiture, un malheureux soldat épuisé de fatigue.

Pendant un instant, son cas parut assez mauvais ; il fut obligé de s'expliquer devant les officiers allemands, mais bientôt sa parole convaincante, son aspect si loyal eurent raison de leur défiance. On lui permit de rejoindre, avec tout son personnel, les armées françaises, mais à la condition de passer par la Suisse. Après un voyage des plus

difficiles il arriva enfin à Lyon, ayant traversé la Suisse et le grand-duché de Bade.

Trouvant son ambulance trop nombreuse, il la réduisit de moitié et vint l'installer aux environs de Bourges, aux forges de Mazières, où le marquis de Vogüé lui organisa un véritable hôpital. Il resta à Mazières jusqu'à la fin de la guerre et ne rentra à Paris que le 4 mars.

Contrairement à ce qui a été écrit, Tillaux demeura à Paris pendant la Commune et, là encore, il montra comment il savait remplir son devoir.

Il avait le droit de prétendre aux honneurs scientifiques les plus élevés ; ils ne lui firent pas défaut. Membre de la Société de chirurgie en 1866, il en devint le Président en 1880. Président du Congrès de chirurgie en 1894, il avait été élu membre de l'Académie de médecine en 1879, et c'est pendant qu'il avait le grand honneur de présider cette illustre Compagnie que la mort est venue le frapper.

Resté pendant vingt ans chevalier de la Légion d'Honneur, il fut en peu d'années nommé officier, commandeur et grand-officier de cet ordre ; ce dernier titre, tout à fait exceptionnel dans notre profession, lui fut conféré quelques mois avant sa mort.

Il ne suffit pas d'avoir loué l'homme public, le savant, le professeur, que fut Tillaux ; pour que le tableau soit complet il faut dire aussi qu'il fut un homme droit et loyal par excellence, ennemi de toute intrigue, d'une fidélité exemplaire à ses amis, d'une bonté, d'une charité peu communes et qu'il réunit toutes les qualités qui permettent d'affirmer qu'il fut un brave homme dans la plus grande et la plus belle acception de ce mot.

Dans sa jeunesse, son âge mûr, et même au cours de ses dernières années, il sembla toujours représenter le type le plus complet de la force et de la santé. De longues années paraissaient devoir lui être accordées, lorsque vers le milieu de 1904, il parut fatigué : un jour où il présidait la séance de l'Académie de médecine, il fit un faux pas en montant à la tribune, éprouva une violente douleur dans le genou et, rentré chez lui, ne put faire, pendant quelque temps, que de courtes sorties.

Dès le mois d'août, il dut garder définitivement la chambre, et après plus de deux mois de cruelles souffrances, supportées avec un véritable stoïcisme, il rendit le dernier soupir, entouré de ses amis les plus chers.

Aujourd'hui, dans cette cour de l'Amphithéâtre de Clamart où il goûta la joie des plus légitimes triomphes, nous le voyons revivre avec sa noble expression, dans cette œuvre si belle due à la main amie d'un de nos chers et illustres compatriotes, lui aussi trop tôt disparu, le grand artiste Jules Chaplain.

DISCOURS

DE

M. MESUREUR

DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE

Mesdames,
Messieurs,

C'est avec un profond sentiment de reconnaissance que l'Assistance publique de Paris reçoit aujourd'hui le dépôt précieux que vous lui confiez, et c'est, j'en suis certain, avec l'assentiment unanime du Conseil de Surveillance et des représentants de la Ville de Paris, que je puis accepter au nom de mon administration la garde du monument élevé à Paul-Jules Tillaux.

Le Comité auquel nous devons ce monument, qui compte parmi ses membres ceux qui furent les contemporains, les élèves, les admirateurs et les amis de Tillaux, en vous plaçant à sa tête, mon cher Président, vous qui appartenez à la forte génération qui nous a donné Guyon, Le Fort, Panas, Tillaux, et tant d'autres praticiens illustres, a voulu montrer que cette manifestation ne doit pas être seulement un hommage rendu à la science, mais aussi l'exaltation de toutes les hautes qualités morales qui font l'homme supérieur : la probité professionnelle, la bienveillance pour la jeunesse qui se prépare aux batailles de la vie, le dévoue-

ment pour tous ceux qui souffrent, et l'amitié fidèle, cette amitié qui, parcourant la moitié d'un siècle, se retrouve aussi noble, aussi pure, aussi désintéressée auprès du tombeau qu'aux heures de jeunesse. Vous en êtes le vivant exemple, mon cher Président, et votre émotion en est l'éloquent témoignage.

Ce beau marbre souffrira peut-être des injures du temps, mais il n'a rien à craindre des hommes : Ils reconnaîtront toujours en lui l'image d'un de leurs bienfaiteurs. Il nous sera cher encore à un autre titre : n'est-il pas la dernière œuvre d'un de nos plus grands artistes modernes : Chaplain n'a-t-il pas donné en modelant la statue de Tillaux une expression nouvelle de son puissant talent ? Nous étions habitués à l'élégance de ses bas-reliefs, à la haute philosophie qui inspirait ses conceptions, à son style aussi pur que l'antique, tout cela nous l'admirions dans le cercle étroit d'une médaille ou d'une plaquette ; mais voici que brisant le cadre habituel de ses œuvres, il a fait une statue robuste, en plein marbre, aussi simple, aussi vraie, aussi vivante que ses cires les plus délicates et les plus fouillées. Il nous a donné un chef-d'œuvre unique où l'on sent qu'il avait étudié et aimé longtemps son modèle ; n'est-ce pas une douleur de plus de penser que Chaplain n'est pas là, avec nous, pour jouir de son triomphe ? Ne devons-nous pas adresser un hommage d'admiration et de reconnaissance à sa mémoire et associer l'artiste au souvenir du savant que son ciseau a immortalisé devant nous!

A quarante ans de distance, deux directeurs de l'Assistance publique auront porté un jugement sur Tillaux : le premier fut M. Husson, dont la trace n'est pas effacée dans

nos institutions hospitalières; c'était certainement, on l'a dit, un administrateur indépendant et un grand connaisseur d'hommes, car Tillaux l'ignorait, et nul ne recommanda Tillaux à M. Husson. Il alla pourtant chercher le jeune professeur libre de l'École pratique et lui confia la direction des travaux de l'Amphithéâtre d'Anatomie de la Ville de Paris. L'éclat qu'il a donné à cette fonction, le retentissement de son enseignement sur l'anatomie, nous montrent que M. Husson ne s'était point trompé et que, devançant d'assez loin la Faculté de médecine, qui ne s'est point hâtée, si j'en crois l'histoire, de conférer à Tillaux ce titre de Professeur, il a donné à la jeunesse des Écoles de médecine du monde entier un maître incomparable par la parole et par le livre.

Le second directeur de l'Assistance qui s'arrête devant la figure loyale et franche de Tillaux n'a plus à pressentir le maître dans le jeune professeur; sa tâche paraît plus aisée; la vie et l'œuvre de Tillaux appartiennent à tous, on peut en parler, en retracer les étapes, en montrer les beautés, le difficile est de le faire avec compétence et autorité, et je puis légitimement me récuser car des voix plus éloquentes et plus qualifiées diront tout à l'heure ce qu'il a été comme professeur et comme chirurgien.

Cette statue érigée dans cet asile de paix et de labeur, au seuil de ce temple mortuaire où la mort est d'autant plus sacrée et respectée qu'elle collabore au progrès incessant de la science et que, souvent, elle nous livre elle-même le secret qui nous permettra de la faire reculer et de la vaincre; le choix de cet emplacement sur le passage des générations d'élèves qui se succèdent ici sans relâche, disent assez éloquemment ce que fut le professeur, l'action qu'il exerça sur

la jeunesse médicale, le rayonnement de son enseignement en France et à l'étranger.

Le chirurgien me retient davantage. En Tillaux c'est le chirurgien que j'aime, que je dois aimer, c'est lui qui a soigné avec une douceur, avec une bonté incomparables les malades malheureux qui nous sont confiés. On a raconté, et le souvenir doit en être encore présent à beaucoup de ses élèves, la sollicitude affectueuse dont il entourait ses malades ; il aimait davantage ceux qui lui avaient donné le plus de mal et inspiré la plus vive inquiétude ; comme il les embrassait avec émotion avant d'aborder le grand inconnu d'une opération difficile, et comme il les embrassait avec joie quand il les avait sauvés !

Ces mœurs si touchantes étaient-elles la résultante exclusive d'une nature expansive et particulièrement bonne ? Je ne le crois pas : elles caractérisaient une longue époque d'incertitudes et de déceptions dans l'exercice de l'art chirurgical. Il y avait encore dans l'âme de Tillaux un peu de ce sentiment de modestie qui faisait dire à Ambroise Paré : « Je le pansai, Dieu le guérit ». En effet, avant l'application des principes de Lister, avant les découvertes de Pasteur, quand l'antisepsie n'avait pas encore apporté au chirurgien la sécurité d'une asepsie rigoureuse, chaque opération était une aventure, chaque guérison était un miracle.

Ces angoisses du chirurgien, Tillaux les traduisait à Lyon, dans son discours présidentiel au Congrès de chirurgie de 1894 : « Les hommes de ma génération, disait-il, ont assisté à une transformation dont ne peuvent se rendre compte ceux qui n'en ont pas été les témoins. L'érysipèle et l'infection purulente installés dans nos salles d'hôpital à

l'état endémique, y apparaissaient de temps en temps à l'état épidémique et il fallait alors, sous peine de désastres, s'abstenir des plus légères opérations. Que de fois n'avons-nous pas entendu des chirurgiens, pris d'un véritable découragement au milieu de ces épidémies si fréquentes d'infection purulente, envier le sort de nos confrères pratiquant dans les campagnes à l'abri de ce fléau », et plus loin il ajoutait : « Aujourd'hui nous pratiquons dans nos hôpitaux les plus grandes opérations avec autant de sécurité qu'au milieu de l'air le plus pur des champs ».

Maintenant, Messieurs, nous ne craignons plus les désastres, le miracle est expliqué, et si nous ne pouvons pas caresser l'espoir de remplacer par des champs où régnerait « l'air le plus pur », les merveilleuses et luxueuses installations opératoires dont parlait il y a quelques jours, avec tant d'esprit, le Président du Congrès de chirurgie de 1909, nous pouvons dire que nous avons acquis la certitude, la sécurité, et que notre science chirurgicale est affranchie de toutes les fatalités qui pesaient sur elle; aussi admirons-nous davantage ce chirurgien d'autrefois qui, devant l'inconnu redoutable caché dans chacune de ses interventions, laissait parler son cœur et embrassait ses malades comme un acte de foi et d'espérance.

Si j'évoque ces souvenirs qui sont d'hier, c'est pour rappeler que Tillaux salua avec enthousiasme la révolution que les découvertes modernes imposèrent à son art et qu'il fut en tout un esprit libéral, épris de progrès ; dans son discours de Lyon, il rappelle avec joie que notre grande et féconde Révolution détruisit d'un coup l'édifice médical si artificiellement construit par les Académies de médecine et

de chirurgie du XVIIIe siècle. Certes, Tillaux vécut loin de la politique, les bruits du dehors, les passions et les luttes des partis le laissèrent sans doute fort indifférent, il ne vivait que pour la science, il ne songeait qu'à la souffrance qui venait se réfugier auprès de lui, dans cet hôpital dont il avait la nostalgie dès qu'il l'avait quitté; il ne croyait pas qu'un changement de régime pût modifier les maux inhérents à la nature humaine, mais il avait puisé dans le spectacle quotidien des misères physiologiques et sociales le sentiment élevé de la justice qu'on doit aux déshérités, et n'était-il pas pénétré des nécessités qui s'imposent à nos sociétés démocratiques lorsqu'il écrivait ses dernières volontés et qu'il laissait la plus large part de sa fortune à la *Caisse des retraites ouvrières ?*

Quelle jolie et discrète leçon : il laisse sa fortune à une caisse qui n'existe pas, il pose la première pierre d'un édifice impatiemment attendu et il donne à sa libéralité une signification d'une haute portée sociale. Il pouvait, comme d'autres, charger l'Assistance publique de secourir des vieillards malheureux, mais ce n'est point la charité qu'il a entendu faire, il a voulu, par une fondation imprescriptible, tracer le devoir de solidarité qui s'impose à la société tout entière à l'égard des vieux travailleurs.

N'avais-je pas raison, Monsieur le Président, de vous remercier de nous avoir confié le monument élevé à la mémoire de cet homme de bien ?

DISCOURS

DE

M. LANDOUZY

DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

Mesdames,
Messieurs,

La Faculté de médecine vous remercie de la convier à cette cérémonie où, dans un beau mouvement de cœur, dans un noble sentiment de reconnaissance, les élèves, les amis, les clients, qui sont légion, glorifient Paul Tillaux dans le milieu où il conquit maîtrise et renommée. Celles-ci le portèrent à la Faculté de médecine, où, quinze ans durant, il nous donna le meilleur de lui-même.

La vraie maîtrise, Tillaux la prit ici : son enseignement de l'Anatomie topographique y est resté légendaire. Tillaux professait avec une telle netteté, un tel art, une telle conviction, avec une telle foi, qu'il captivait les plus indifférents, ouvrait l'esprit et retenait l'attention des plus distraits.

Ses leçons, d'une clarté lumineuse, attiraient en foule les élèves. On peut dire que, avant l'instauration à la Faculté, de l'Anatomie, par cet autre merveilleux éducateur que se révéla Farabeuf, Tillaux fut le père nourricier de générations entières d'étudiants. C'est à lui qu'elles doivent d'avoir

fourni des chirurgiens aussi bons cliniciens que sûrs opérateurs.

C'est ici qu'est né le célèbre *Traité d'Anatomie topographique* dont onze éditions ont fait le tour du monde.

Par la ferveur qu'il mettait à méditer et à préparer ses leçons, Tillaux tenait de l'apôtre : c'est qu'il avait très développé le sentiment de sa mission. Ingres allait répétant que le dessin est la probité de l'art, Tillaux proclamait que sans science anatomique il n'existe pas d'honnête éducation chirurgicale, il n'y a pas de conscience opératoire.

Prêchant d'exemple, Tillaux fut le parfait clinicien, le bon chirurgien, le calme et probe opérateur qu'avait préparé l'anatomiste.

D'autres que moi diront combien il fut l'homme de conscience professorale, de droiture professionnelle, de bonté compatissante aux malades, d'indulgence secourable aux étudiants. C'est que le professeur de l'hôpital de la Charité, suivant la belle pensée de Michelet, comprenait l'Enseignement comme une forme de l'Amitié.

S'il plaçait si haut les vertus du maître, c'est qu'il les avait vues pratiquées par nos anciens. De là son culte pour les exemples et la mémoire de ceux qui avaient éveillé, cultivé, encouragé son ardeur scientifique. L'attachement qu'il avait pour le professeur Gosselin était touchant.

Combien la vénération qu'il lui vouait donne raison à cette pensée d'Eugène Guillaume (lui aussi, connut la parfaite maîtrise de la pensée et de la main) : « Heureux ceux qui sont restés les amis de leurs maîtres. En vieillissant, ils s'aperçoivent que la reconnaissance qu'ils leur ont gardée est un des meilleurs sentiments qu'ils aient portés dans la vie. »

Chez Tillaux, la bonté faisait le fond du caractère, comme la plus scrupuleuse honnêteté faisait le fond des qualités professionnelles.

La finesse et la douceur de son regard, l'énergie de ses traits, la netteté du geste, la robustesse et la bonhomie normandes, l'intelligence et la volonté qui se dégageaient de toute sa personne, les voici splendidement rendues par un artiste qui, parmi tant de chefs-d'œuvre sortis de son burin et de son ciseau, lègue à nos élèves une merveille de vérité.

Cette statue, aux lignes fermes sans rudesse, aux assises solides sans lourdeur, sortie vivante du marbre le plus pur, est bien l'image de celui que, avec fierté, nous proposerons en exemple aux générations futures, pour qu'elles placent très haut l'idéal que Tillaux, toujours, se fit du Chirurgien, dont la science doit former l'esprit, d'inlassables labeurs façonner la main, dont la conscience doit commander la probité de la pensée et du geste.

DISCOURS

DE

M. LE DOCTEUR PAUL REYNIER

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

Mesdames,
Messieurs,

C'est au nom de la Société de chirurgie que je prends aujourd'hui la parole ; et devant cette œuvre remarquable, où je retrouve les traits d'un maître vénéré, mon émotion est grande. J'avais pour Tillaux une affection filiale, répondant à celle toute paternelle qu'il m'a toujours témoignée. En toute autre circonstance je n'aurais pas voulu quitter la solitude douloureuse où m'a plongé un deuil cruel, mais ici, faisant trêve à cette douleur, je tiens à remplir mon devoir de président, et venir dire adieu à ce maître, à cet illustre collègue qui a laissé parmi nous tous un souvenir si durable.

J'ai connu Tillaux alors que j'étais encore enfant. Il venait auprès de son maître Gosselin, malade, dont il était l'interne. J'ai été ensuite son élève, plus tard son collègue des hôpitaux, son ami. Mais moi-même élève, parent et confident de Gosselin, j'ai appris, avant d'entrer dans la carrière médicale, à connaître et admirer Tillaux, de ce maître qui, le premier, avait pressenti le talent admirable de professeur de l'homme

dont nous saluons aujourd'hui la mémoire. Gosselin fut le premier à présenter Tillaux à ses collègues de la Faculté, et à voter pour lui, prédisant le succès que devait avoir son cours. Mais il ne fut pas écouté. Il fallut l'écho des applaudissements des élèves, dont j'étais, se pressant à son cours dans cet amphithéâtre de Clamart, trop petit pour le nombre de ceux qui désiraient écouter ses leçons d'anatomie topographique et de médecine opératoire ; il fallut cet écho pour avoir enfin raison de l'ostracisme des professeurs de la Faculté. Jamais professeur ne fut plus demandé par les élèves, et quand Tillaux fut nommé, ceux-ci le suivirent à la Faculté, heureux d'applaudir et d'acclamer dans le grand amphithéâtre *leur* professeur. Que n'est-elle pas écoutée plus souvent dans le choix des professeurs, cette *vox populi* ! Les cours seraient moins souvent tumultueux, et le rôle du doyen en serait facilité.

J'aurais voulu vous retracer cette vie scientifique, revivre avec vous mes années d'étudiant, où le matin nous suivions la visite de Tillaux, dans la journée nous allions à son cours, et le soir nous lisions cette Anatomie topographique dont le succès dépassa tous ceux des livres scientifiques connus. Mais ceci m'entraînerait trop loin. Nous avons eu, nous retraçant cette vie en termes éloquents, les éloges du professeur Reclus, de M. Nélaton, enfin celui du docteur Labbé.

Mon rôle aujourd'hui doit être plus modeste. J'ai à vous montrer le vide qu'a laissé parmi nous, à la Société de chirurgie, dont il avait été président en 1880, le maître regretté dont nous saluons aujourd'hui les traits.

Il était entré dans cette Société en 1866, trois ans après avoir été nommé chirurgien des hôpitaux. Les portes de

notre Société s'ouvraient alors plus facilement à nos jeunes collègues. A peine entré, Tillaux prenait de suite, par ses communications, ses idées, une place prépondérante.

C'est l'époque où la chirurgie avait à lutter contre les infections, dont elle ne pouvait arriver à connaître les causes. On accusait les saisons printanières, l'accumulation des malades dans les salles ; les chirurgiens oubliaient de regarder leurs mains, où Pasteur devait découvrir tous les microbes qu'elles transportaient. Tillaux, dès cette époque, nous étonnait par les statistiques, qui par le minimum des morts dans les grandes amputations, contrastaient avec celles des autres services. Il en reportait la cause à la torsion des artères, qu'il faisait pour arrêter l'hémorragie, ne laissant pas ainsi de fils, de corps étrangers dans la plaie. Mais ses élèves allaient plus loin. Tillaux pour eux opérait plus vite, plus sûrement, plus proprement, mettait moins les doigts dans la plaie.

Plus tard, au moment de la grande révolution pastorienne, Tillaux fut un des premiers à accepter les nouvelles théories et à chercher à les mettre en pratique. Ses statistiques s'améliorèrent encore.

Mais dans l'une comme dans l'autre étape de sa carrière, Tillaux ne se laissa jamais entraîner par ses succès opératoires. Il en était heureux, en témoignait d'une façon touchante sa joie en présentant les malades guéris par lui, qu'il remerciait presque de s'être laissé guérir. Il restait le chirurgien consciencieux, honnête, respectueux de la vie humaine, ne se décidant à une opération qu'après en avoir mûrement pesé devant les élèves, qu'il instruisait ainsi, les dangers et les avantages. Et si un procédé nouveau, fût-il

plus brillant, lui paraissait exposer plus le malade, il n'hésitait pas, au risque de paraître parmi nous vieux jeu, à prendre la parole pour défendre les anciens procédés opératoires moins dangereux, moins brillants pour le chirurgien, mais plus sûrs pour le malade.

Clinicien remarquable, il pensait qu'on ne devait opérer qu'avec son diagnostic fait.

Élève de Gosselin, de Nélaton, de Denonvilliers, il mettait la clinique au premier rang des sciences que le chirurgien devait pratiquer, rappelant que c'est dans notre pays que cette science avait acquis son développement le plus complet, que c'était elle qui avait fait le succès de nos vieux maîtres, et qui avait acquis pour eux une réputation mondiale.

Un chirurgien n'existait pas pour lui sans la clinique. Et pour avoir cette science du diagnostic chirurgical, il était de ceux qui disent qu'on n'y arrive qu'après avoir pris la peine d'acquérir une instruction médicale étendue. Aussi déplorait-il la spécialisation trop précoce, à laquelle on est porté aujourd'hui. Un chirurgien non médecin, proclamait-il, dans sa leçon d'ouverture du cours de médecine opératoire, n'est qu'un opérateur, une main plus ou moins habile dirigée par la pensée d'un autre.

Avec de telles idées vous comprenez le rôle de modérateur qu'il pouvait jouer parmi nous, l'influence morale qu'il devait exercer.

C'est avec ces convictions, qui font honneur au chirurgien et qui l'élèvent au-dessus des autres, que Tillaux écoutait ou se mêlait à nos discussions, toujours respectueux de la forme, ne prenant la parole que pour apporter des faits d'une pratique chirurgicale étendue. Aussi était-il religieusement

écouté ; les conversations se taisaient quand Tillaux parlait ; et sur ses collègues, par ses gestes simples, l'ensemble de sa voix sonore, de la clarté et la netteté de son exposition, l'expression convaincue de sa physionomie, le brillant de ses yeux reflétant sa pensée, il exerçait sur ses collègues la même attraction qu'il exerçait sur ses élèves, et qui forçait leur attention.

Mais reprenait-il sa place, il redevenait lui-même attentif, s'indignant contre les conversations particulières trop bruyantes, heureux lorsque ses élèves prenaient à leur tour la parole, et reflétaient quelques-unes de ses idées.

Or les élèves de Tillaux étaient devenus nombreux, et son esprit se diffusait dans notre Société.

Aussi aimait-il venir auprès d'eux. Nul ne fut plus assidu à nos réunions, depuis le jour lointain de son entrée à la Société de chirurgie, jusqu'à sa mort.

On le voyait entrer avec une certaine solennité due à sa haute stature, à sa corpulence. Mais la figure était souriante, les yeux riaient encore de la plaisanterie plus ou moins gauloise, que Tillaux avait dite ou écoutée au passage dans la salle des Pas Perdus. La main était prête à serrer toutes celles qui se tendaient à lui, jusqu'il eut atteint cette place, qu'il occupait depuis 1866, ne l'ayant quittée qu'une année pour prendre la présidence de notre Société.

Cette place, un autre l'occupe aujourd'hui. Ainsi va la vie. Un soldat tombe, un autre le remplace dans le rang. Machinalement cependant encore, bien des yeux des élèves de Tillaux se tournent vers cette place, y retrouvant le souvenir du vieux maître.

En perdant Tillaux la Société de chirurgie a perdu un de

ses membres qui lui faisait le plus d'honneur, un des représentants les plus en vue de cette belle chirurgie française qui avait su se faire respecter par sa droiture, son honnêteté scientifique, son respect de la vie humaine, son sens clinique et son habileté opératoire.

Tillaux reste pour nous le modèle des chirurgiens tel que nous le concevons, dont l'exemple doit être suivi pour l'honneur de notre pays.

DISCOURS

DE

M. LE DOCTEUR L.-G. RICHELOT

PRÉSIDENT DU CONGRÈS DE CHIRURGIE

Mesdames,

Messieurs,

Mon titre de président actuel du Congrès de chirurgie, que Tillaux présida en 1894, est presque le seul qui m'autorise à prendre la parole pour saluer avec vous la mémoire de ce maître. Je n'ai pas été élève de Tillaux. Cependant, quand un homme est doué, comme l'a été celui-là, des qualités qui font un professeur, nous sommes tous un peu ses élèves. Tous nous l'avons écouté, nous l'avons lu, et, sans être les dépositaires directs de son enseignement, nous en avons senti les bienfaisants effets. De plus, quand un homme a donné de pareils exemples de labeur scientifique et d'honneur professionnel, tous les gens de bien ont le droit de se dire ses disciples. Voilà pourquoi je me suis joint de grand cœur à ses amis, à ses anciens élèves, pour venir célébrer son nom.

Tillaux a présidé le Congrès de chirurgie; il aimait ces réunions, ces assises de la chirurgie française, il y assistait fidèlement, et en faisant ainsi il croyait bien servir son

pays. Aussi notre Congrès a-t-il conservé pieusement son souvenir; et c'est l'expression de notre commune pensée, c'est l'hommage de tous mes collègues, réunis en ce moment pour travailler au progrès de notre art, que j'apporte ici et que je dépose au pied de ce monument.

DISCOURS

DE

M. LE DOCTEUR SCHWARTZ

AU NOM DES ANCIENS ÉLÈVES

Mesdames,
Messieurs,

Vous me voyez profondément ému du grand honneur qui m'est fait de prendre la parole au nom des anciens élèves du professeur Tillaux, car ce nom évoque pour moi les souvenirs heureux de l'internat et la tristesse encore récente du deuil qui nous a frappés. Un autre sentiment m'agite encore, c'est la crainte de ne pas vous exprimer suffisamment ce qui est dans mon cœur pour glorifier le cher disparu. Tillaux a été en effet pour ses élèves un maître incomparable. L'année d'internat que j'eus l'honneur et le bonheur de faire à ses côtés en 1875, les quatre années de prosectorat sous sa direction à cet amphithéâtre m'ont permis de l'apprécier dans l'éclat de son talent comme chirurgien, dans l'épanouissement de ses qualités comme professeur, et comme homme pour sa droiture et sa bonté.

Que vous dirai-je de notre maître à l'hôpital ? Un grand nombre d'entre nous ont été ses élèves directs, pour ceux-là le souvenir de ce qu'était son service ne peut être oublié.

Tillaux aimait les élèves, il cherchait à les attirer en plus grand nombre possible. Plus la suite était nombreuse pendant ses visites hospitalières, plus il exultait, et quand, comme je l'ai vu maintes fois, un lit de fortune, un brancard croulait sous la masse de ceux qui cherchaient à se hausser pour mieux voir et mieux entendre, sa figure s'éclairait d'un franc et cordial sourire que nous connaissions tous. Tillaux se donnait surtout de tout cœur aux débutants; rien ne le rebutait; malgré ses préoccupations croissantes, il ne sacrifiait aucun détail, si infime parût-il; il discutait avec le stagiaire, avec l'interne, *avec Monsieur l'interne*, comme il nous appelait, le diagnostic, les indications, se faisant un malicieux plaisir de vous laisser vous égarer, quitte à vous ramener ensuite avec bonté dans le droit chemin et dans la vérité. Parmi ceux qui l'entouraient, notre maître distinguait rapidement ceux qui, comme lui, avaient les attributs de la force; il aimait les gens forts et robustes et avait une prédilection pour les interventions nécessitant le déploiement d'une vigueur peu commune. Je me rappellerai toujours la maîtrise avec laquelle il rompit un col du fémur chez une jeune femme dont les deux hanches étaient ankylosées en adduction pendant que des deux mains je fixai le bassin. Il se plaisait à me remémorer cette opération dans les circonstances où nous nous trouvions réunis. Élève chéri des Denonvilliers, des Nélaton, des Gosselin, qu'il nous citait souvent, il opérait magistralement; d'un sang-froid à toute épreuve, il savait faire face à toutes les difficultés, avec les moyens que nous possédions alors. Permettez-moi de rappeler à ce sujet une de ces circonstances qui nous le montra dans toute sa puissance. Nous opérions ensemble,

sans chloroforme, un malheureux jeune homme très robuste, atteint d'un polype naso-pharyngien ; à un moment donné le patient se débarrassa des étreintes de l'entourage, sauta du lit d'opération et s'enfuit, saignant, secouant les pinces qui lui pendaient le long de la face, à travers les couloirs de l'hôpital Lariboisière. Tout le service était à sa poursuite, quand notre maitre l'atteignit, l'emporta comme un fétu, le replaça sur la table d'opération, et saisissant un fer rouge arrêta rapidement l'hémorragie grave qui se faisait par les fosses nasales ouvertes.

Quelle chirurgie, Messieurs, diront ceux qui n'ont pas connu cette époque ; certes elle n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui ; mais quel courage et quelle fermeté ne fallait-il pas alors pour affronter ces interventions que nous regardons aujourd'hui comme simples et faciles.

Tillaux était bon, foncièrement bon ; il aimait ses élèves comme des enfants ; ses internes étaient pour lui des collaborateurs, des amis, qu'il suivait, qu'il encourageait dans leurs efforts, aidait dans les débuts difficiles et souvent ardus de la carrière. Il était heureux de se voir entouré, de les sentir autour de lui, et tous nous nous rappelons le jour de la Saint-Paul où malades et élèves rivalisaient pour le fêter et le choyer. C'est que de même qu'il était un maître adoré, il était pour les malades de son service hospitalier plein de dévouement et de bonté. Il savait dire à chacun le mot qui va droit au cœur, déchire toute arrière-pensée, et donne la confiance la plus absolue. De là cette communion entre tous les éléments de son service : élèves, personnel, malades, et ces manifestations qui le remplissaient de joie et de juste fierté.

Mais si l'hôpital, dont son Traité de chirurgie clinique reflète l'enseignement, a été le théâtre de ses triomphes, que dire de cet Amphithéâtre d'anatomie qu'il a élevé au niveau que vous connaissez et où sa voix a retenti pendant des années devant un auditoire frémissant d'enthousiasme, où chacune de ses leçons était saluée par des applaudissements à faire crouler la salle. Ceux qui ont assisté à ces cours de Clamart se rappelleront la clarté de la parole, la vigueur du geste, le talent de l'exposition, la netteté et la vérité des dessins, le luxe des dissections, qui martelaient à chacun la topographie des régions les plus difficiles.

Les onze éditions du Traité d'Anatomie topographique témoignent assez de leur succès.

Et maintenant, cher Maître, que vous dormez le grand sommeil, s'élèvera dans cet Amphithéâtre que vous avez tant aimé, ce monument, dernière œuvre d'un de nos plus grands artistes ; il rappellera aux générations futures le maître incomparable que vous avez été. Pour nous, vos anciens élèves, votre image restera gravée dans nos cœurs ; et c'est en leur nom à tous que je vous adresse encore aujourd'hui le suprême hommage de notre gratitude et de notre admiration.

8176-09. — CORBEIL. IMPRIMERIE CRÉTÉ

